

L'EMBARRAS
DU CHOIX

CHACUN CHERCHE SA VOIE

*Avocate, psychologue, chanteuse lyrique?
À 18 ans, pas simple de choisir son avenir.
La Fondation Benoit aide les jeunes qui galèrent
à trouver un projet d'études ou de vie.
Une solution existe pour chacun.*

PAR VÉRONIQUE ISAAC CASTIAU, AVEC CÉLINE BERNATOWICZ

Ils ont leur diplôme de secondaire en poche. Ils ont des parents bienveillants et une vie plutôt rose. Néanmoins, ça coince. Impossible pour ces jeunes d'établir un vrai projet. Du coup, leur moral en prend un coup. Après avoir testé différentes disciplines, parfois plusieurs années de suite, ils s'avouent paumés. «C'est un phénomène en expansion, affirme Annick d'Ursel, coordinatrice de la Fondation Benoit (voir ci-après). Nous recevons de plus en plus de demandes de jeunes a priori comblés, mais en profond décrochage.» La Fondation Benoit s'adresse précisément à ces profils-là. Elle leur propose un lieu d'écoute et de soutien. «Il n'est pas rare que ces difficultés de parcours touchent d'anciens bons élèves, fait remarquer Chantal Wouters, conseillère d'orientation à la fondation. Comme tous les étudiants, au moment de faire leur choix,

ils sont confrontés à une multiplicité de données contradictoires: leurs talents et centres d'intérêt, l'abondance des filières possibles, la pression sociale, les débouchés... Ils ne parviennent pas à trancher. Plusieurs se sont entendu dire qu'ils pouvaient tout faire, ce qui ajoute à leur trouble.»

UN CV FLEXIBLE

Comment décider à 20 ans de ce que sera sa vie? Comment savoir si dix, vingt ou trente ans plus tard, nos passions seront toujours les mêmes? «Ce n'est pas la bonne question à se poser, affirme Chantal Wouters. De nos jours, un diplôme peut déboucher sur des jobs très différents. De plus, rien n'empêche de se réorienter à un moment ou l'autre de sa carrière, en fonction de sa propre évolution.» À l'heure actuelle en effet, les parcours professionnels ne sont plus

'Les parents disent à leur enfant: Quel que soit ton choix, l'important est que tu sois heureux. Mais à 20 ans, ce n'est pas facile de faire face à cette injonction'

linéaires. Un instituteur peut très bien devenir animateur de groupes ou spécialiste en communication. En revanche, si un ingénieur veut se muer en kiné, c'est plus compliqué. «Il faut essayer d'identifier le domaine d'activités qui plaît, mais au sens large: plutôt le médical que le technique, par exemple; ou la pédagogie que les arts, conseille Chantal Wouters. Et concevoir les études comme un équipement utile pour la vie et adaptable. Si on choisit une formation qui nous colle à la peau, on est plus apte à rebondir le jour où on se trouve sans emploi.»

BE HAPPY

Un autre blocage peut venir des attentes parentales. Aujourd'hui, elles ne sont plus clairement exprimées, comme à l'époque où un fils de notaire était destiné à devenir notaire lui-même, où un fils de boulanger, maître boulanger, mais elles restent souvent implicites. «En 2014, les parents semblent n'espérer rien d'autre que le bonheur de leur enfant, observe Annick d'Ursel. Ils lui assènent: "Quel que soit ton choix, l'important est que tu sois heureux." L'intention est bonne, mais pas facile de faire face à une telle responsabilité quand on vient de souffler ses 20 bougies!» Par ailleurs, malgré ce discours généreux, des attentes parentales inconscientes peuvent exister, auxquelles le jeune fait écho sans s'en rendre compte. Évitant intuitivement un conflit de loyauté, il s'oblige à être dans les clous.

PAS DE MODÈLE UNIQUE

La pression sociale non plus n'a pas disparu. «Fais ce que tu aimes», s'entendent dire les jeunes. Mais les études universitaires continuent à être les plus valorisées. À l'heure du règne de l'image de soi, difficile de ne pas tenter ce cursus «révé», ne fût-ce qu'un an. La crise économique et l'instabilité du marché de

l'emploi impriment elles aussi leur marque: à un choix de cœur, beaucoup privilégieront un choix de raison, en fonction des débouchés offerts. Cependant, ce type de motivation ne suffit pas toujours à garder son enthousiasme tout au long d'un cursus universitaire... Chantal Wouters analyse: «Comment prédire l'évolution de la société, de l'entreprise, de l'emploi? Le monde auquel se préparent les étudiants est complexe et peuplé d'incertitudes. Heureusement, plusieurs modèles coexistent. La mondialisation, par exemple, n'empêche pas la création et la réussite de petites start-up ou de projets locaux. La vie et le travail proposent des chemins multiples.»

DES MÉTIERS TROP ABSTRAITS

Un autre obstacle empêche les jeunes de se projeter: l'absence de visibilité des métiers. Dans nos sociétés, beaucoup de professions ne sont pas palpables. Comment décrire à un enfant ce que fait sa mère, «administratrice de base de données»? Ou son père, «responsable du service contentieux chez un assureur»? Pour leur progéniture, leur job reste abstrait. Même des métiers qui ont une image de prestige, comme ingénieur, avocat ou gestionnaire, semblent manquer de contenu pratique. Cette complexité, couplée au manque d'emplois, est porteuse d'anxiété.

PÉDALE DOUCE

Une donne supplémentaire brouille la décision: la précipitation. Alors que l'enseignement impose douze ans de formation avant d'aborder les études supérieures, pas une semaine n'est

UN TREMLIN POUR L'AVENIR

La Fondation Benoit offre aux jeunes adultes entre 18 et 35 ans l'opportunité de rencontrer un professionnel de la relation d'aide. L'objectif est de proposer une écoute, d'établir une mise au point qui permette de se réancrer dans la réalité ou de faire un travail personnel. Ces séances d'accompagnement et d'information sont gratuites. L'équipe accueille et conseille aussi les parents confrontés aux difficultés de ces jeunes.

FONDATION BENOIT, 468 RUE ALPHONSE
BENARD, 1050 BRUXELLES 02/375.25.08
WWW.FONDATIONBENOIT.BE

'Apprendre aux jeunes à poser des choix devrait faire partie de la formation initiale de tout enseignant'

DES FORMATIONS POUR REBONDIR

Quand il cherche à se réorienter, l'étudiant peut se tourner vers les nombreux organismes d'information et d'orientation sur les études. Mais certaines universités, comme l'UCL et Namur, ont mis sur pied de véritables formations au choix. Celles-ci s'adressent aux jeunes en décrochage pour les aider à créer un nouveau projet d'études ou professionnel. Sous forme de modules en petits groupes et d'accompagnement individuel, elles s'étendent sur plusieurs semaines. Le programme se complète parfois de remises à niveau et d'apprentissage d'une bonne méthode de travail.

• FORMATION-RELAIS DE L'UCL, PLUS D'INFOS SUR LE SITE WWW.CPFB.BE 0104782 48
• FORMATION REBOND DE L'UNIVERSITÉ DE NAMUR, PLUS D'INFOS SUR LE SITE WWW.UNAMUR.BE, DANS «UNIVERSITÉ» SERVICES INSTITUTIONNELS > ENSEIGNEMENT > SERVICE DE PÉDAGOGIE UNIVERSITAIRE > REBOND.

consacrée à inculquer aux élèves une bonne méthode de choix. «C'est une aberration de notre système scolaire, s'insurge Chantal Wouters. On n'y apprend pas aux enfants à se connaître, à identifier leurs valeurs et leurs propres désirs, voire leurs véritables points forts.» Du coup, le plus souvent, les récents diplômés du secondaire attendent la fin août pour se précipiter dans un centre d'information sur les études, quand ils ne décident pas de leur voie in extremis, le jour même de l'inscription! Or le choix d'une formation est un processus qui demande du temps et de la maturation. «Apprendre aux jeunes à poser des choix devrait faire partie de la formation initiale de tout enseignant, insiste Chantal Wouters. Beaucoup d'échecs et de surcoûts seraient ainsi évités.» Pour bien poser une décision de ce type, il ne faut pas être pressé, confirme la psychologue de la fondation, Dominique Van Neste. Même si les jeunes et les parents qui arrivent chez nous plaident l'urgence. Ils sont souvent en grande souffrance et il s'agit d'abord de calmer leur angoisse. Je ne propose pas une thérapie, mais d'ouvrir un espace-temps qui permette de réfléchir ensemble. On analyse les parcours et les attentes en profondeur. On se sert d'éléments multiples, comme la ligne de vie, la place dans la famille, le poids des générations antérieures, les motivations, les échecs eux-mêmes..., afin de dessiner petit à petit un nouveau projet. Quels que soient les cas de figure, il existe toujours une solution.»

LE PLAISIR, MOTEUR DE LA MOTIVATION

Pour le Dr Marie-Françoise Meulemans, psychothérapeute, fondatrice du centre thérapeutique CentrEmergences à Louvain-la-Neuve, il faut réhabiliter le désir dans les études. «Quand il quitte l'école, l'adolescent est encore très "frais". Souvent peu informé, il ne sait pas comment faire ses choix. De plus, il concentre sur lui un faisceau d'attentes: les siennes, celles de ses parents, celles de la société. Il faut réhabiliter la place du plaisir et du désir. Les compétences sont mises en avant, alors que le plaisir crée la motivation, qui elle-même peut combler le manque de compétences. Le jeune devrait

7 PRIORITÉS POUR AVANCER

Conseillère d'orientation à la Fondation Benoit, Chantal Wouters a dirigé le Centre d'information et d'orientation de l'UCL pendant de nombreuses années. Elle formule sept conseils afin d'y voir plus clair.

- Apprendre à reconnaître ce qui est bon ou mauvais pour soi, ce qui fait sens. S'interroger sur soi, sur ses préférences, sur le rôle qu'on veut jouer dans la société.
- Respecter sa propre personnalité: chacun est unique et irréductible à un modèle, à une moyenne, à une comparaison. Toute expérience, comme les voyages, les loisirs, le bénévolat, les stages..., peut aider à mieux se connaître et à se cerner.
- Choisir est un processus lent; c'est dans la solidité de la préparation que repose la qualité de la décision.
- Les choix s'élaborent en recherchant un équilibre entre motivation interne – ses goûts, ses forces, ses valeurs – et motivation externe – la famille, le monde du travail, la société. On peut difficilement faire abstraction de notre environnement.
- Prendre en compte la complexité des situations, c'est ce qui fait leur richesse.
- Ne pas rester seul avec ses questions, ses doutes; discuter avec des gens de confiance, des personnes neutres.
- Le chemin se fait en marchant... et il est rarement rectiligne.

s'interroger sur son "empreinte identitaire", ce qui, à l'école ou en dehors, lui correspond le plus: le contact avec les enfants, la nature, la créativité... Autant de passions et de valeurs qui peuvent mener l'étudiant à un juste choix de formation. Par ailleurs, l'échec peut permettre de se poser les bonnes questions. Beaucoup d'étudiants gagneraient à travailler un an ou deux avant de se lancer dans des études. Ça leur permettrait de mieux sentir ce qui les anime. L'école devrait avoir pour mission d'amener les jeunes à l'autonomie et à la maturité suffisante pour établir de vrais choix, librement.»

JEUNES EN QUÊTE D'AVENIR

PAR CÉLINE BERNATOWICZ

I

La dernière chance



Sophie a entamé des études en économie sociale et familiale, suivi un cursus pour devenir agent d'éducation, avant de bifurquer sur un programme d'assistante pharmacienne, le tout en jonglant avec des problèmes de santé. Elle voit filer sa

jeunesse sans parvenir à se fixer sur un choix. Et si elle a réussi sa première année de formation pour devenir institutrice maternelle, ce n'est pas une orientation qui lui convient pour autant...

«Au fond de moi, j'ai toujours voulu travailler dans l'enseignement. Mais quand je découvre que mes journées se résument à la peinture, aux plâtres et aux collages, je mets un terme à mes études. Je m'inscris alors au chômage. Là, ma motivation s'effondre, je réalise que je ne suis qu'un pion, sans métier et sans identité. Malgré mes indécisions, et mes multiples réorientations, je décide de retourner sur les bancs de l'école. Mais les années ont passé, j'ai 25 ans, c'est ma dernière chance. Je ne vais pas tester vingt filières non plus! Lors de cette première année en assistante sociale, la pression est bien plus intense qu'avant, je n'ai plus le droit à l'erreur. Mais mes soucis de santé recommencent, c'est compliqué d'étudier dans ces conditions. Quand j'apprends, en juin, que je suis ajournée, tout s'écroule. J'ai l'impression d'être une "honte sociale". Je n'arrive jamais à terminer ce que je commence, je change sans cesse d'orientation... Cet été, j'ai tout de même étudié et j'avoue me sentir plus sereine, j'ai relâché la pression. Il ne me reste plus qu'à croiser les doigts!»

2

Peut tout faire...



Henry-David a d'abord essayé la médecine et l'interprétariat avant d'aboutir en droit. Confronté aux remarques de son entourage sur son parcours atypique, et en décalage par rapport à ses pairs, il a fini par trouver une voie.

«On m'a toujours dit que j'étais intelligent et que beaucoup de choix s'ouvraient à moi. Seul souci: je n'aimais pas potasser pendant des heures. La médecine m'est donc apparue comme un défi à relever. Cependant, très vite, c'est l'overdose, trop de sciences. L'année suivante, j'opte pour les langues. Mais je n'arrive pas à m'adapter à Bruxelles, je m'y sens perdu. Namur et son folklore me manquent, j'y retourne quasi tous les soirs. Du coup, j'interromps à nouveau mon cursus. Autour de moi, on remet en cause ma crédibilité sur les bancs de l'unif. J'avoue que mes proches, eux, ont tous rapidement fait le choix de leur avenir. Je dois me justifier. Entre-temps, mes potes continuent à avancer, le fossé se creuse. Il faut que je me décide. En traduction, j'ai pu constater mon attrait pour les disciplines littéraires. Serait-ce ma voie? Je m'inscris en droit en septembre 2013 et aujourd'hui, je peux dire que ce choix me convient parfaitement: un diplôme qui mène à tout, ça m'arrange bien. Avec le recul, je trouve que les jeunes sont mal aiguillés: on manque d'infos sur la finalité des cursus et on le paye parfois en années perdues...»

HENRY-DAVID

‘Mes proches, eux, ont tous fait rapidement le choix de leur avenir. Je dois me décider!’

4

Vive le terrain



Épaulée par ses parents, Coralie doute, mais ne se décourage pas. Elle opte pour une formation en cours du soir. Un compromis entre études et pratique qu'elle n'aurait jamais envisagé deux ans plus tôt.

«Une simple décision en

secondaire a déterminé tout mon parcours d'études. En 3^e secondaire, au lieu de recommencer mon année pour avoir de meilleures bases, je passe en qualification avec deux heures de maths. Exit mes rêves d'architecture! Arrivée dans le supérieur, malgré les mises en garde de mes profs, j'opte pour des études de sciences éco. Mais aux cours, je décroche, je n'y arrive plus, c'est trop dur. Après un passage éclair en marketing, je suis en panne d'inspiration. J'écumé les brochures et je constate que l'immobilier propose des cours dans mes cordes. Sur les conseils de mes parents, je me rends dans une agence afin d'observer la réalité du métier. J'adore! Alors la journée, je bosse, et le soir, j'étudie. Il m'a fallu deux ans pour comprendre qu'étudier dans des livres, ce n'était pas pour moi. Les formations du soir permettent d'être plus dans l'action, et ça, ça me plaît. Je suis plus attentive en cours, je comprends l'utilité de la matière, je peux associer un concept à une tâche accomplie plus tôt dans la journée... Désormais, je souhaite compléter mes connaissances par une formation de courtier en assurance. Pourquoi pas un an d'expertise immobilière par la suite? Mais comme disent mes parents, chaque chose en son temps.» ■

3

Prendre son temps



Adolescente, Anne-Sophie rêvait d'une carrière en chirurgie orthopédique. Aujourd'hui, après des détours par le droit, la kiné et l'histoire de l'art, elle entame, heureuse, un master en arts du spectacle. Des choix antagonistes, mais qui reflètent la richesse de son éducation.

«Mon père et mon grand-père étaient juristes. J'ai commencé par suivre la tradition familiale, une première bac en droit, j'aimais l'argumentation, l'éloquence... Mais j'ai vite décroché, trop rébarbatif. Je m'inscris alors en histoire de l'art, à nouveau le "par cœur" me démotive. Le goût des sciences, il me vient de ma mère, pharmacienne. Je tâte à la kiné, en élève libre. Après deux premières années de bac écourtées, j'ai peur de prendre les mauvaises décisions. Il ne me reste qu'une dernière chance, sinon il me faudra attendre cinq ans avant d'entamer à nouveau des études universitaires, c'est le système qui veut ça. La poisse. On m'encourage à m'inscrire en haute école, mais je persiste. L'université et son indépendance me conviennent davantage. J'utilise mon dernier joker en optant pour la communication. Et là, ça marche. J'ai fini par trouver des études qui collent à mon tempérament, je suis ravie. Au regard des années écoulées, je ne pense pas avoir perdu du temps. L'important, c'est de trouver son moteur dans la vie et de se réaliser. Je suis plus forte maintenant car j'ai appris à surmonter le regard des autres. De plus, j'ai pu me faire de nombreux contacts qui m'aident aujourd'hui dans l'élaboration de mon projet. Il faut savoir prendre son temps.»

CORALIE

**'Il m'a fallu 2 ans
pour comprendre
qu'étudier dans
les livres, ce n'était
pas pour moi'**